

TEXTES DU COURS D'INTRODUCTION

Introduction à l'exercice d'explication de texte

Eric Weil, *Logique de la philosophie*, Paris, Vrin, pp.12-14.

« Les hommes regardent les philosophes comme des êtres curieux, remarquables (dans un sens bon ou mauvais), comme des humains qui ne sont pas comme eux. Celui qui dit à son interlocuteur « Vous êtes un philosophe » n'a, certes, pas l'intention de lui dire quelque chose de blessant ou seulement de désagréable, mais il semble toujours vouloir indiquer que l'autre, étant philosophe, ne comprend rien aux choses sérieuses de la vie, qu'il a réussi à se construire une existence dans laquelle il se trouve à son aise, qu'il a raison, qu'il a la raison pour lui quand il se met à parler, mais qu'enfin... Cet homme qui se qualifie ainsi lui-même d'*ordinaire* est bien embarrassé si on lui demande de compléter sa phrase et de formuler clairement ce qu'il a, pour parler comme lui, derrière la tête. A la vérité, ce qui lui paraît si curieux dans le cas du philosophe, il ne l'a pas dans la tête et il ne saurait donc pas l'en sortir; il n'est pas sans connaître sa faiblesse : l'autre est intelligent, il sait s'exprimer, il ne faut pas essayer de le contredire, il est trop fort et finira toujours par vous montrer que vous avez tort. Mais après tout, tout en dedans, derrière la tête, plus loin que le discours et le langage raisonnable, l'homme ordinaire sait ou, s'il faut laisser le mot savoir au philosophe qui prouverait trop facilement que l'homme ordinaire sait moins que rien puisque le philosophe même ne sait rien, l'homme ordinaire est certain que « tout cela », tout ce que le philosophe dit si bien, est peut-être très bien pour le philosophe, mais n'a aucune importance dans la vie ordinaire. « Vous, vous êtes un philosophe » est un compliment qui se moque de son destinataire.

Les philosophes, quoi qu'ils en disent, ne sont pas moins sensibles que le reste des mortels ; ils sentent cette moquerie et en deviennent inquiets. Ils ne doutent pas qu'ils aient raison et qu'ils soient capables d'expliquer pourquoi ils ont raison et ce que c'est qu'avoir raison. Les hommes finiront bien par leur donner raison — c'est ainsi qu'ils se donnent du courage — si les hommes veulent seulement les écouter. Qu'on leur oppose n'importe quel argument, difficile, fallacieux, traditionnel, peu leur en chaut : ils sont sûrs non seulement de s'en tirer, mais encore de retourner l'argument contre l'adversaire, de telle façon qu'à la fin celui-ci soit obligé de leur accorder ce qu'ils affirment.

Mais ils doivent le constater, ils rencontrent pis que des arguments. Ils se trouvent devant un mur de politesse (seuls les malhabiles parmi leurs interlocuteurs seront grossiers), et on leur dit: « Vous, monsieur, vous êtes philosophe » et le philosophe comprend très bien qu'on veut lui signifier : « Monsieur, vous m'ennuyez; causons de choses sérieuses ou séparons-nous ». En un mot, le philosophe est sûr de convaincre l'autre si l'autre veut l'écouter; mais le fait est que l'autre ne veut pas écouter. »

Texte de Platon. Apologie de Socrate

Quand je sus la réponse de l'oracle, je me dis en moi-même : que veut dire le dieu ? Quel sens cachent ses paroles ? Car je sais bien qu'il n'y a en moi aucune sagesse, ni petite ni grande ; Que veut-il donc dire, en me déclarant le plus sage des hommes ? Car enfin il ne ment point ; un dieu ne saurait mentir. Je fus longtemps dans une extrême perplexité sur le sens de l'oracle, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des incertitudes, je pris le parti que vous allez entendre pour [21c] connaître l'intention du dieu. J'allai chez un de nos concitoyens, qui passe pour un des plus sages de la ville ; et j'espérais que là, mieux qu'ailleurs, je pourrais confondre l'oracle, et lui dire : tu as déclaré que je suis le plus sage des hommes, et celui-ci est plus sage que moi. Examinant donc cet homme, dont je n'ai que faire de vous dire le nom, il suffit que c'était un de nos plus grands politiques, et m'entretenant avec lui, je trouvai qu'il passait pour sage aux yeux de tout le monde, surtout aux siens, et qu'il ne l'était point. Après cette découverte, je m'efforçai de lui faire voir qu'il n'était nullement ce qu'il croyait être ; et voilà déjà ce qui me rendit odieux [21d] à cet homme et à tous ses amis, qui assistaient à notre conversation. Quand je l'eus quitté, je raisonnai ainsi en moi-même : je suis plus sage que cet homme. Il peut bien se faire que ni lui ni moi ne sachions rien de fort merveilleux ; mais il y a cette différence que lui, il croit savoir, quoiqu'il ne sache rien ; et que moi, si je ne sais rien, je ne crois pas non plus savoir. Il me semble donc qu'en cela du moins je suis un peu plus sage, que je ne crois pas savoir [21e] ce que je ne sais point. De là, j'allai chez un autre, qui passait encore pour plus sage que le premier ; je trouvai la même chose, et je me fis là de nouveaux ennemis. Cependant je ne me rebutai point ; je sentais bien quelles haines j'assemblais sur moi ; j'en étais affligé, effrayé même : malgré cela, je crus que je devais préférer à toutes choses la voix du dieu, et, pour en trouver le véritable sens, aller de porte en porte chez tous ceux [22a] qui avaient le plus de réputation ; et je vous jure, Athéniens, car il faut vous dire la vérité, que voici le résultat que me laissèrent mes recherches : ceux qu'on vantait le plus me satisfirent le moins, et ceux dont on n'avait aucune opinion, je les trouvai beaucoup plus près de la sagesse.